



TCHIÈNO ET LE FORGERON

Ce jour-là, comme tous les jours en allant à l'école, Tchièno passe devant la forge de Germain, le forgeron du village, maréchal-ferrant et ferblantier-appareilleur, dirait-on aujourd'hui. La vieille porte entourée d'un cadre métallique est toujours ouverte et l'obscurité qui y règne contraste avec la lumière du jour qui s'est déjà levé depuis un moment déjà. Seul le rouge flamboyant du foyer qui crépite dans le coin de l'atelier atteste d'une présence. Dans le coin, une ombre qui ressemble à un humain ... Si ça ne se voit pas clairement, ça s'entend. Le marteau sur l'enclume. Un bruit caractéristique qui éveille l'imagination du gamin : un fer pour le sabot du mulet de Jérôme, un cercle de tonneau pour la vendange de Symphorien, une roue pour le char de l'oncle Pierre, une pioche, une pelle, une porte de remise, un tuyau... Du métal brut, coupé grossièrement en pièces, de formes et de grandeurs différentes, empilées contre la paroi du fond, interpellent Tchièno : « Je pensais pas que ces morceaux de fer, quand on les travaille, pouvaient contenir tous ces objets et ces outils que fabrique Germain », songeait l'enfant. C'est comme si ces pièces ne demandaient qu'à être libérées de leur enveloppe pour devenir ce qu'elles doivent être... un outil de travail, un ustensile, un objet d'art ignoré.

Pour cela, il a fallu tout le savoir-faire de Germain, qui réalise même des créations artistiques en fer forgé. Il s'empare d'un bout de métal, le chauffe jusqu'à ce qu'il devienne rouge d'enfer, le frappe avec son gros marteau pour lui donner les formes souhaitées, puis le chauffe à nouveau pour le façonner à sa guise... Un cendrier, un vase à fleur, un chandelier, un pot. Tchièno s'arrête souvent pour regarder, pour observer avec attention le travail de Germain... Un coup de soufflet pour raviver

Photo G : Il y avait entre Tchièno et le forgeron comme une complicité naturelle... Même sans se parler ils se comprenaient.

la flamme... un bout de métal incandescent porté à l'extrémité d'une grosse pince, un grésillement du fer trempé dans l'eau froide, une fumée vaporeuse... et une autre forme apparaîtrait. Un vrai miracle.

Germain, ou plutôt ses grosses mains calleuses, nouées à des bras musclés, articulés à des épaules arrondies de colosse, un cou qui fait penser à un gladiateur, pour ne pas dire à celui du modzou (génisse) de tante Edwige: c'est ce que Tchièno voyait au premier abord, avec ses yeux d'enfant, tellement la force que dégageait Germain le fascinait. Mais ce qui dominait, au-delà de ce qui lui paraissait être une carrure, c'était sa tête. L'œil vif, le front plissé, le regard concentré, penché sur l'objet, le visage perdu dans la dimension de son art... un visage cuivré à souhait, avec une mèche de cheveu rebelle qu'il repoussait négligemment. Lorsqu'il s'arrêtait pour évaluer la progression de son travail et reprendre ses esprits, il regardait Tchièno avec une certaine tendresse, comme si c'était le témoin admiratif de son habileté: «Ah! C'est toi. Tu es de nouveau là. Comment ça se fait que t'es pas à l'école? ... C'est déjà midi? Ouh là!»

Il y avait entre Germain et Tchièno comme une complicité. Ils ne se parlaient pas beaucoup, mais ils semblaient se comprendre... sans les mots. C'était surtout par la présence, par l'attention de l'un vers l'autre, à des moments particuliers, à la sortie de l'école et le jeudi après-midi de congé, lorsque Germain ferrait un mulet, lorsqu'il travaillait à l'extérieur de la forge... C'était surtout par le regard que la communication s'opérait. L'enfant et l'artisan, l'enfant et l'artiste. Germain rêvait souvent, il était fréquemment dans son monde, en relation avec l'objet qu'il préparait ou avec celui qu'il avait dans sa tête et qui attendait impatiemment d'être mis au monde. Il était souvent distrait, Germain, comme Tchièno... plongé dans ses pensées, à imaginer des réponses à des questions auxquelles les enfants n'osent généralement pas poser: des questions trop simples, trop bêtes ou alors tellement surréalistes qu'il faut les laisser là où elles sont pour ne pas déranger. Et puis un enfant qui prend le risque de contrarier un adulte, ça ne se fait pas.

C'est vers les 9 heures que Germain, la tête dans les nuages, s'est rendu ce lundi-là chez Marguerite boire le café à la pause du matin. Rien de surprenant, sinon que c'était la semaine dernière que Germain travaillait pour Marguerite et qu'elle lui offrait alors le café de la pause. Aujourd'hui, il soudait un tuyau chez Gustave...

Lorsque Tchièno avait des soucis, lorsqu'il ne comprenait pas des choses de la vie, lorsqu'il était surpris par certains comportements des grandes personnes, lorsqu'il ne savait pas trop comment agir... il parlait à Germain et Germain l'écoutait: il donnait parfois son avis ou faisait une réflexion et laissait Tchièno décider de la suite. Il posait des questions lorsque ce que lui disait Tchièno n'était pas clair. Et quand c'était le silence entre les deux, Tchièno imaginait la réponse qu'aurait donnée Germain, tellement ils correspondaient à la même fréquence. Ainsi, les situations mystérieuses de sa vie d'enfant se comprenaient plus facilement et Tchièno grandissait avec une voix intérieure qu'il imaginait être celle de Germain, son mentor, qui lui disait comment faire.

En-dehors de la forge: dans la rue, à la maison, à l'école, avec les vaches, ... où qu'il se trouvait, Tchièno communiquait souvent, consciemment ou inconsciemment, par la pensée avec Germain. Langage des inconscients. Langage des lutins espiègles. Comme si Germain était sa conscience incarnée, un personnage entre réalité et fiction. Son « moi » avec qui il communiquait quotidiennement. Il lui apportait sa drogue qui met du sens à sa vie... et qu'aujourd'hui il pourrait nommer LSD, comme: Lucidité, Sagesse, Détermination, dont il en a fait un leitmotiv devenu adulte. Personnage, à la fois réel et fictif... sa conscience, en fait.



Pourquoi moi, les filles je les aime toutes ? mais je préfère quand même les noiraudes.

TCHIÈNO ET LES FILLES

Elles riaient, elles riaient, mais pas de ces rires bruyants : des « pouffées de rire » qui font éclater de rire ceux qui les observent, mais y avait personne d'autres qu'elles et moi. Des rires à peine étouffés dans leurs mains qu'elles mettaient sur le côté de leur visage, près de leur bouche, comme pour dire qu'elles rigolaient pas, mais qu'elles riaient quand même. Elles me regardaient pas. Elles faisaient pas semblant, mais je suis sûr qu'elles me regardaient.

Elles riaient de moi, les coquines. Certains diraient les salopes, mais moi j'ose quand même pas, car c'est un vilain mot, un péché et il faut vite aller se confesser, car si je meurs entre temps, eh bien je vais en enfer... et pour l'éternité (pour toujours, nous avait dit le curé).

C'est du moins ce que je croyais... qu'elles se moquaient de moi et je l'aurais juré, car de qui d'autres elles auraient pu rire : il y avait qu'elles et moi sur le chemin qui mène du village à l'usine, située tout en bas, au bord de la Navizence. C'est vrai qu'elles auraient pu rire d'une bêtise qu'elles auraient faite, mais non, elles riaient de moi, car c'est tous les jours pareils lorsque je les croise, Anne-Marie et Louisa. Elles savent que je rougis, alors elles me loupent pas, les charrettes. Et ce jour-là, j'avais mis le pullover à col roulé bleu avec des raies jaunes sur le haut des manches. C'était un cadeau fait aux enfants des ouvriers de l'usine. Un pull à la mode, comme celui des gamins de la ville. J'étais tellement fier de le porter ; il faut dire que j'avais pas souvent des habits à la mode ; je mettais habituellement les tricots qui

allaient plus à mon grand frère ou à mes cousins ou encore je mettais les habits des enfants du docteur chez qui ma maman allait faire les nettoyages.

Elles revenaient de la cantine du chantier qui accueille les ouvriers à l'heure de midi et qui livre également les repas pour ceux qui travaillent loin de là. Elles apportaient donc les bidons remplis d'aliments et moi j'allais en sens inverse pour apporter le mien à mon papa qui travaille à l'usine d'à côté. Et on se croise donc, presque tous les jours, au même endroit: je traversais le pont et, juste avant, comme par réflexe, je levais la tête espérant qu'aujourd'hui je les verrais pas. Et avant même qu'à regret je les revoyais, comme d'habitude, je les avais déjà entendues... tellement elles faisaient les folles là où elles passaient, en gesticulant, en parlant et en riant (un peu comme des chevrettes en liberté dans la montagne).

Mais aujourd'hui, c'est spécial: elles riaient, mais pas comme d'habitude. C'était un sourire plus qu'un rire et elles levaient les yeux pour me regarder. Ça, c'est une sacrée surprise. J'en reviens pas. Et lorsque je les ai entendues me dire que le pull que je portais était vraiment joli, j'ai pas rougi... j'ai blêmi: j'ai passé du rouge au vert en cinq sec. J'ai essayé de sourire: ça devait être une sorte de mimique souriante à peine esquissée, et j'ai murmuré en tournant la tête, tout gêné: - Merci!

Moi, les filles, je les aime toutes, surtout celles qui sont plus grandes, comme Anne-Marie et Louisa, les deux filles du pull, et puis encore Marie-Hélène et Liliane que je trouve très belles. Oui, j'aime les plus grandes et les plus jolies. Quand je voudrais me marier et que j'entends la voix intérieure pour devenir prêtre, comme dit le curé, et bien je pourrais pas me marier.

Je trouve dommage que, si la voix intérieure était plus forte que celle qui voulait qu'on se marie, il fallait oublier les filles. Peut-on vraiment

les oublier, les filles? Voilà une question que je me pose. D'ailleurs, les prêtres et les religieux portent une robe... un peu comme des filles. C'est ni des hommes ni des filles: c'est peut-être pour cette raison qu'ils peuvent pas se marier. Sous les robes des filles, je peux deviner ce qu'il y a: c'est arrivé quelques fois qu'en jouant, on pouvait voir, par accident, mais sous les robes des curés - on appelle la soutane - je me demande souvent ce qu'il peut bien y avoir. J'ai jamais su, parce que sous leur robe, il y a encore un pantalon: une robe et un pantalon, ça alors! Oui, j'ai bien vu: un jour après la messe que je servais (j'étais «enfant de chœur» qu'ils disaient ceux qui savaient bien parler), en enlevant la chasuble dans la sacristie, le prêtre a tiré en haut la soutane sans faire exprès, et j'ai tout vu.

Transgenre, dirait-on aujourd'hui, ou bisexuel?

Tu choisis une blonde ou une noireude, m'a demandé un jour Jean-Marc à l'alpage, si tu te maries? Moi, si je me marie, je choisis une noireude. Ou alors une, entre noireude et blonde, mais pas une que blonde, je sais pas pourquoi, mais c'est comme ça: j'aime pas trop les blondes. Il y a une question qui me tracasse: si je choisis et qu'elle veut pas, comment ça se passe? Et encore une autre question: pourquoi on dit que c'est toujours le garçon qui doit choisir la fille?

J'ai découvert alors que la différence entre une fille et un garçon, c'est pas seulement une robe et un pantalon. D'ailleurs, les filles portent jamais de pantalon: le curé du village y veille. Le pantalon est réservé qu'aux hommes, au chef, au plus grand, au plus fort, à celui qui commande... Avec une robe on peut qu'obéir. «Qui porte le pantalon, chez vous?» c'est la question que j'entends parfois, lorsqu'on doute qui de l'homme ou de la femme commande à la maison. A la maison seulement, car en-dehors, c'est clair pour tous que seul l'homme commande. Quand les femmes travaillent, les hommes discutent: c'est un peu ce que je vois et que je trouve pas juste. Il y a même des photos qui sont la preuve.

A l'église, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre et au milieu, la nef, qu'on dit. En entrant, les hommes enlèvent le chapeau, les femmes mettent le foulard. C'est la règle. Le curé de la paroisse, à une dame qui se plaignait de son mari qui, lorsqu'il était saoul, voulait lui faire un enfant, lui a répondu que la femme devait être soumise à son mari... A une autre femme qui lui demandait de lui prêter de l'argent pour nourrir sa famille, car son mari grillait au café le peu d'argent qu'il gagnait au chantier, il lui répondit qu'elle n'avait qu'à se débrouiller avec ce que son homme lui donnait: c'était à elle d'économiser l'argent qu'elle recevait pour le ménage, au lieu de s'acheter des choses inutiles !!!

Les filles ont rien à faire dans la sacristie de l'église qui est réservée au curé pour se préparer pour la messe et aux servants de messe. Elles peuvent pas servir la messe, les filles, et elles ont pas la place dans le chœur de l'église, réservé aux autorités et aux garçons. Pour annoncer aux gens que quelqu'un est mort dans la paroisse, les cloches de l'église sonnent trois fois si c'est un homme et deux fois si c'est une femme. On sait pas qui est mort, mais on sait déjà ça: ce qui paraît important pour les prières qu'on doit dire à ce moment-là. Même pas égaux devant la mort (!?)

Et puis les filles peuvent pas devenir prêtre ou capucin; capucin, comment ça ferait au féminin? Prêtre je sais pas, mais capucin, ça devrait faire capucine. Le bon Dieu et les filles, ça doit être difficile à s'entendre.

Après la messe du dimanche, les hommes vont souvent boire un verre au café, mais les femmes, pas. Je crois qu'il y a une loi qui le leur interdit, comme pour les garçons avant l'âge de 18 ans: en tout cas, je les ai jamais vues et non plus boire du vin, jamais. J'ai entendu dire que tante Edwige, elle buvait en cachette, pour pas trop être triste et pour que sa vie soit moins pénible avec son mari qui boit et qui lui crie dessus sans arrêt.

Enfin, moi, tout ça je trouve injuste pour les filles et ça me fait de la peine. J'aurais bien voulu poser la question pour savoir toutes ces différences entre les filles et les garçons, les hommes et les femmes. Mais j'ose pas. Ça se fait pas. Même avec les copains, on parle pas de ça. Et puis, j'ose pas dire à une fille que je l'aime, alors que j'aimerais bien. A Nicole, par exemple, mais j'ai jamais osé. C'est peut-être que j'ai peur qu'elle dise non.

Ce que je crois vraiment, pour l'avoir vu, c'est que les garçons et les pères ont pas le droit d'approcher des casseroles ni du fourneau-potager pour faire un repas... et encore moins pour faire la vaisselle ou faire son lit. A la maison, tout ce qui relève du ménage, c'est du travail des femmes, des mères, des filles. «Enlève-toi de là! Va couper du bois! Les garçons ont rien à faire ici!» dit la mère.

Si cela démontre le pouvoir des femmes, alors oui elles ont du pouvoir... à la maison. A l'extérieur, pas le droit de vote, pas le droit d'aller à l'assemblée des citoyens ni à la bourgeoisie ni à l'assemblée primaire, ni à la fanfare ni au chant, pas le droit de fumer ni d'aller au café. A la maison pour faire le ménage et éduquer les enfants. A l'extérieur, pour travailler la campagne, creuser les pommes de terre, s'occuper du bétail... Tout ça, oui!

Tchièno se contentait de constater, en croyant que la vie est ainsi faite : les hommes d'un côté, les femmes de l'autre... et ensemble pour faire les bébés et les femmes pour les élever et les éduquer. Les garçons dans une école, les filles dans une autre. A l'église, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Et pour chanter la messe, seulement des hommes, alors qu'elles avaient de belles voix les femmes : y a qu'à entendre ses tantes de la Machigeaz (une maison et un quartier du village), tante Thérèse et tante Irène et toutes les filles. Destin? Fatalisme? Je ne sais pas s'il connaissait ces termes, Tchièno, tant le quotidien à gérer prenait toutes ses pensées et ses actions. Par pensées, par actions et par omissions... lui rappelait une prière qu'il avait apprise à l'église lorsqu'il devait faire attention de pas

pécher, au risque de mourir subitement sans pouvoir se confesser et ainsi aller en enfer. La vie est ainsi faite et le gamin qu'il était n'avait que le pouvoir de faire ce qu'on lui demandait à la maison et à l'école. Les filles d'un côté, les garçons de l'autre. Les hommes en haut, les femmes en bas.



Je les aime toutes, les filles... mais surtout les plus grandes.



C'est surtout dans les rues du village qu'on se retrouve avec les copains. C'est aussi là qu'on fait les plus grosses conneries.